

Le culte de la performance au Karcher

Je participais samedi 17 novembre à un colloque organisé par une association de psychanalystes sur "l'éthique de la performance". Je suis intervenue "entre" Serge Lesourd, psychiatre, Brigitte Dumont, DRH adjointe du groupe Orange, Alain Dutheil, ex DG de STMicroelectronics, Fadhila Brahimi, "géostratège" et Eric Medjad, anthropologue. Mon point : le culte de la performance (comme dogme de société), nous a transformés en larbin. Voici le texte de mon intervention.

Je suis très intriguée, depuis longtemps par cette question de la performance. Je suis née dans les années 70, j'ai grandi dans les années 80, vous savez, ces années « Duracel ». Bref, j'ai été biberonnée au concept de performance. D'ailleurs, j'ai fait du sport à haut niveau, HEC, j'ai été chef d'entreprise à New York à 25 ans. Et puis, et puis... j'ai vu les Tours Jumelles s'effondrer un matin de septembre. J'ai senti notre obscénité. Et depuis, je suis très remontée contre le culte de la performance. Je pense qu'il s'agit d'une méta loi, qui nous a transformé, à peu près tous, en larbin. Pour vous expliquer ce concept, le mieux est de vous montrer ce film, réalisé par des argentins :



Cliquez sur l'image pour accéder à la vidéo : sinon :
http://www.youtube.com/watch?v=HH5fVD-1_I4

Je suis tombée sur ce film l'hiver dernier un peu par hasard et j'ai eu un choc. Tout à coup, on mettait en mot et image quelque chose d'inexprimé. Le larbin c'est vous et moi, c'est un peu tout le monde aujourd'hui.

C'est une attitude d'asservissement consenti. C'est la justification et la diffusion d'un syndrome d'allégeance permanente au nom précisément de la performance, de l'efficace.

On n'est pas très content de ce qui se passe, on trouve cela injuste, pas sain, dangereux mais on ne s'en accommode : « c'est bon pour la boîte », « l'actionnaire a toujours raison ». On grommelle mais on obéit. Mieux, on le justifie. Sans en avoir conscience, on passe notre temps à chercher à s'attirer la bienveillance des puissants, sans jamais en discuter les décisions. Qu'elle que soit sa position, on est toujours le larbin de quelqu'un. Un PDG dépend de ses actionnaires, un employé de son supérieur, un commercial de son client. C'est vrai du rapport entre employé et entreprise mais aussi entre politique et puissance financière.

La quintessence du syndrome du larbin aujourd'hui c'est le « il faut rassurer les marchés » du politique. Il faut « rassurer les marchés » coûte que coûte, sans en questionner la rationalité.

Aujourd'hui, au dessus de tout, des personnes, de la vie, de l'environnement, de la politique, il y a le chiffre. On dit souvent « est-ce que ça crache ? » (sachant qu'à terme, ça crash a coup sûr). Alors, PDG, commercial, employé, électeurs, on s'accroche à notre confort que l'on prend, misérabilisme ambiant, pour de la survie.

Nous les larbins ne sommes pas des victimes. Nous avons juste arrêté de penser. Nous avons tout gobé parce que cela nous a arrangé. Nous savons au fond que notre place dans la société dépend de notre capacité à la faire fonctionner. Et la société a décidé de ne viser qu'une chose : son efficace, ses points de PIB.

Le syndrome du larbin, c'est la manifestation d'un certain réflexe de survie dans une société (et pas seulement une entreprise) qui a totalement éjecté l'homme. Au nom de la performance, on a écarté tout ce qui pourrait nous ralentir : spiritualité, pensée, doute, émotion, différence.

Tout à notre affaire, pour sauver notre poste ou notre peau, nous avons éjecté l'autre, le différent et le temps. Nous sommes devenus des monstres d'efficacité. Le résultat ? Le sentiment partagé aujourd'hui, d'une société, d'un travail, d'une vie qui ne servent à rien. Le cynisme est la dernière parade à une société sans projet. Ce sentiment d'abandon, de dépossession et de vacuité est un terreau de choix pour tous les fascismes. Notre faillite est totale. Sous le turbo capitalisme, nous avons laissé notre âme (consommation d'anxiolytiques), nos emplois (chômage de masse), notre environnement. Armés de notre Smartphone, nous allons au casse-pipe. Cette photo aussi a déclenché quelque chose de profond.



Cela se passe à Ishinomaki, 12 mars 2011. Les opinions publiques se réveillent face à l'absurde, face à elles-mêmes : le pays du Zéro défaut, du dogme de l'efficacité, est à terre. L'excellent élève du culte de la performance et de la technique est rayé de la carte. Au delà du drame, la métaphore d'un peuple abandonné, d'un politique dépassé, de marchés financiers tout puissants et de contre-pouvoir amorphes est terrible pour nos démocraties étouffées par le dictat du chiffre. Le culte de la performance. Cette femme sur la photo, c'est un peu nous tous ! C'est l'humanité qui a oublié la nature, qui a cru que la technologie la sauverait de tout.

Le contexte de l'exercice de - et de la vie en - la démocratie a changé. Dans ce monde limité et interconnecté, chaque décision politique influe sur d'autres, où chaque événement politique inter-agit avec d'autres, ailleurs. Nous n'avons pas changé, rien pensé. Tout à nos accommodements avec la réalité et le temps, nous avons trahi notre héritage. Et notre responsabilité. Nous avons laissé faire, en bons larbins. Nous avons totalement arrêté de faire des liens, entre les événements, entre nous.

Nous nous sommes affranchis des dogmes pour en inventer d'autres. Dans cette religion du résultat, nous nous sommes vus libres de ne plus croire en rien. Nous avons voulu nous libérer du poids des autres, des traditions, du collectif, des anciens. De l'Histoire. Nous sommes seuls à crever devant le plateau TV, paniqués à l'idée de ne compter pour rien. A force d'être des moutons, nous finirons égorgés.

Nous traversons une période historique : l'explosion en vol du capitalisme financier se déroule sous nos écrans, 24h sur 24. Les tentatives d'explication par les politiques, intellectuels et journalistes français en disent long sur leur sidération et leurs peurs. La crise systémique révèle l'irrationalité du système. Les plans de sauvetage, stabilisation, relance, austérité, s'accumulent. C'est couche d'absurde sur couche d'absurde. La classe moyenne va trimer. La larbinite gangrène le pouvoir. Le courage a déserté. Où est passé l'intérêt général ? N'a-t-il pas été écrasé par les chiffres ?

Alors oui, je trouve formidable que l'on s'interroge sur le culte de la performance. La culture du résultat infecte les relations humaines. On ne pense qu'à rentabiliser son portefeuille, son achat, son temps. C'est hyper intériorisé. On milite le samedi matin contre les délocalisations. On se rue le samedi après midi chez H&M pour un énième tee shirt. Sans faire de lien. Il faudrait voir si les hommes et les femmes sont prêts à sortir du rôle dans lequel la société les a assigné. Il faudrait nous donner les moyens de nous libérer de notre position de larbin. Les politiques ont en face à eux des citoyens qui, s'ils le souhaitent, peuvent être aussi informés qu'eux. Et voir la réalité telle qu'elle est : les « démocraties » occidentales meurent d'avoir trop menti. Leur modèle est fini. Reste à savoir si les populations veulent vraiment savoir ; ce qui leur en coûte : et ce qu'il ressortira.

Car tout est là. N'avons-nous pas nous aussi quelque chose à réinvestir, à récupérer, à ré-exiger ? Le culte de la performance, comme dogme, nous a dressé les uns contre les autres, salariés contre fonctionnaires, jeunes contre vieux... Seuls nous ne sommes rien.

Aujourd'hui, contre la pulsion de mort de l'argent, la passion mortifère chiffre il y a la colère, la résistance. Il y a la volonté de comprendre, la recherche du possible. Il y a la vie. Il faut entendre ces mouvements, les Occupy, l'Islande, l'économie solidaire : nous nous sommes trompés, il nous faut renoncer à cette fausse toute puissance. Les rois sont nus. La liberté c'est autre chose que de bénéficier de prix toujours plus bas. La liberté c'est autre chose que consommer.

Ecœurés par les objets, le tout technologique, nous devons trouver une nouvelle narration du progrès. C'est une bataille au corps à corps : forces de vie contre forces de mort.

Ce qu'il faudrait aujourd'hui ce n'est pas une cure d'austérité ni même un plan de relance. Ce qu'il faudrait c'est un projet de société affranchi du culte de la performance qui engloutit tout. Il nous faudrait retrouver la liberté face au pouvoir des marchés financiers, face au pouvoir de

la publicité ; la liberté dans et par la technologie. Plutôt que d'assécher un peu plus la classe moyenne, Il nous faudrait briser l'aliénation, économique et psychique.

Qu'est-ce qu'une société de richesse, de performance et de prospérité ? Des flux ? Des désirs ? De la capacité de vie ?

L'utilité sociale qui lie et inclut n'est-elle l'alternative au rendement en tout qui stigmatise et sépare ?

Nous devrions tous dire que nous sommes tous trompés. La somme des intérêts individuels n'aboutit pas à l'intérêt collectif ; les marchés n'ont pas toujours raison. Le PIB n'est pas un indicateur de progrès. Ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on a, mais ce qui nous relie.

D'après feu la politologue Thérèse Delpech « Les dictatures tomberont lorsque les populations seront prêtes à choisir leur dignité plutôt que leur vie ». J'ajouterais : toutes les dictatures.

« Pour une éthique de la performance » (thème du colloque), oui mais commençons par chercher notre dignité ! Tout vient de là. On ne s'est jamais aussi peu dépassé que depuis que c'est devenu obligatoire (pour appartenir à quelque chose). Le vrai dépassement, c'est s'affranchir de tout cela. Une « éthique de la performance », ce serait précisément celle qui consisterait à nous en libérer. C'est ça la révolte du larbin. Et nous avons tous notre part. Comme l'a dit une personne dans la salle hier : qu'avons nous fait de l'amour ? Et comme vient de l'expliquer Roland Meyer, « qu'avons nous fait de l'improvisation » ?

Merci.